

La science est-elle une conception du monde ? ¹

Gérard Fourez

(137) Il est clair que le titre, tel qu'il est posé, est un piège ; je vais parler « autour » de ce titre plutôt que du titre, évidemment. Ce dont je voudrais vous entretenir, c'est d'un certain nombre de changements qui me semblent avoir eu lieu pendant les trente, quarante dernières années - ou un peu plus, ça dépend comment vous voulez prendre l'échelle temporelle -, sur la manière de voir les sciences dans les milieux de philosophie des sciences, d'épistémologie et surtout peut-être de ce qu'on appelle aujourd'hui la socio-épistémologie.

Ce qui me paraît en tout cas assez clair, c'est que du côté des scientifiques - du moins un certain nombre de scientifiques, parce c'est clair qu'il y a beaucoup de variétés -, on ne se retrouverait que très peu dans le discours sur les sciences qui était typique de Freud. Et je ne suis pas sûr non plus que l'on se retrouve tellement bien dans le type de discours sur les sciences de Lacan - on peut en discuter. Mais, depuis un certain temps, on parle de (138) choses telles que : l'idéologie de la scientificité, l'idéologie des sciences. Et à travers tout cela, il y a une conscience assez différente des pratiques scientifiques qui est en train de voir le jour.

Si on regarde ce que je pourrais appeler une vision

¹ Transcription non relue par l'auteur.

traditionnelle de la science, c'est une vision traditionnelle fortement inspirée du positivisme. Les sciences se caractérisent par une recherche d'une vérité, une vérité généralement comprise comme une compréhension, un reflet, une conception du monde - et ce concept de monde est extrêmement important dans toute une série de discours. Recherche donc d'une vérité, avec la distinction entre les discours vrais et les discours faux. Et en même temps, la conception traditionnelle de la science ou des sciences est habitée aussi d'une certaine notion du sujet fortement héritée de la modernité. Je serais tenté de dire un sujet un peu sur une tête d'épingle, en ce sens que c'est le sujet libre qui regarde les objets - qui sont indépendants de lui - et qui devra produire un discours objectif dans lequel ce sujet sera effacé dans la mesure du possible.

Les connaissances ainsi produites vont être perçues comme des connaissances plus ou moins universelles - en tout cas, l'objectif final, c'est de les avoir comme connaissances universelles - et valables indépendamment de tout contexte dans lequel elles auraient été produites. On aurait donc là une vision des sciences dans laquelle les sciences seraient intemporelles, anhistorique, non liées à des lieux sociaux et, finalement, tout à fait séparées également du politique. Remarquez que la plupart des discours psychanalytiques me paraissent très souvent renvoyer à des images de ce genre-là, au moins implicitement par rapport à beaucoup d'aspects. Donc des connaissances qui auraient leur validité dans un processus de rationalité. Et dans la conception classique des sciences, on a une tendance implicite à prendre ce mot rationalité au singulier, et de dire que finalement il existe un certain nombre de processus méthodologiques qui permettent de séparer les résultats qui seraient rationnels de ceux qui ne le seraient pas. Vous sentez aussi comment une telle conception des sciences entre en conflit avec beaucoup de pratiques psychanalytiques.

En même temps, liés à cette conception des sciences, c'est le rôle et la position des scientifiques - je brosse ici un tableau sans nuances et vous mettrez toutes les nuances que vous avez envie de mettre plus tard, ou on en (139)discutera. Mais les scientifiques apparaissent d'abord comme des personnages fondamentalement religieux, parce qu'ils ont un petit peu quelque chose comme le sacerdoce de la vérité ; et j'emploie le terme sacerdoce et pas celui de prêtre délibérément parce qu'ils n'apparaissent pas tellement comme les anciens - ce que

dit le mot prêtre - d'un processus traditionnel d'approche de quelque chose, mais beaucoup plus comme ayant une action sacerdotale, ce qui donne finalement un caractère sacré à une certaine vérité qui sera traitée comme telle. D'ailleurs, cette conception classique des sciences est fortement ancrée aussi dans une conception religieuse : il ne faut pas faire beaucoup de travail pour reconnaître derrière le terme nature, sans arrêt, la notion de Dieu, telle qu'elle était donnée au XVI^e ou au XVII^e siècle. Le terme des lois de la nature c'est évidemment un transfert immédiat des lois de Dieu, avec cette idée finalement de quelque autorité qui proclame ces lois, fondamentales partout, et qu'il s'agit finalement de les rechercher ces lois parce qu'elles existent en tant que telles.

Le rôle de l'histoire des sciences, dans cette perspective classique, est relativement simple : il s'agit de montrer comment peu à peu, à travers tout un cheminement, les communautés scientifiques sont parvenues à dévoiler ces vérités éternelles et à, finalement, dire ce qu'il fallait dire. Parce que remarquons que dans cette perspective, les scientifiques ont quelque chose à dire - comme j'ai entendu plusieurs fois dans la discussion de tout à l'heure que « les psychanalystes avaient quelque chose à dire » . Et alors, dans cette perspective-là aussi, l'épistémologie doit donner un certain nombre de règles de droit qu'il s'agit de respecter comme des normes de manière à ne pas errer dans l'irrationalité. Là vous reconnaissez très bien toute une série de conceptions des sciences qui sont celles qui sont acceptées par, encore aujourd'hui, bien des scientifiques.

Cela dit, depuis tout un temps, dans le monde de l'épistémologie, ça a craqué. Il y a d'abord la distinction sujet/objet : aujourd'hui, la plupart des épistémologues seront d'accord pour dire que la perception, l'observation n'est pas la perception passive de quelque chose, mais qu'il s'agit d'une interprétation qui est construite à travers un sujet que j'appellerais plutôt, dans la ligne de Kant, un type de sujet transcendantal qui effectivement construit une observation à travers ses grilles de lecture. En plus, on se rend compte que les discours faciles qui couraient sur la manière dont on tirait - parfois (140)même on disait qu'on déduisait - des lois scientifiques de l'observation fonctionnent de moins en moins bien. On se rend compte que les modèles scientifiques - et dans le milieu des scientifiques, on distingue de moins en moins modèle et théorie parce que l'on voit de moins en moins à quoi cette distinction sert -, ce sont à un moment donné des

créations métaphoriques dans lesquelles des scientifiques disent : est-ce qu'il ne serait pas intéressant de regarder les choses de telle ou telle façon ? Vous vous rendez compte combien, là, on est loin d'un discours qui parlerait d'une rationalité nécessaire. En tout cas, dans ce courant-là de philosophie des sciences, on met en place la notion d'intérêt : il est intéressant de penser les choses comme cela.

Et de plus, pratiquement tous les concepts scientifiques démarrent dans la métaphore ; c'est d'ailleurs une chose très amusante de suivre les concepts dans les métaphores successives d'une discipline à l'autre : penser à la notion de force, à celle de système, etc. Qu'est-ce qui reste du système de Charpentier quand on parle de système de forces économiques, ou que l'on parle de système en psychologie. Et pourtant, tout cela fonctionne et c'est dans ce bouillonnement-là que l'on voit se créer un certain nombre de discours scientifiques qui ont l'air de ne pas fonctionner si mal que cela. Alors, on se rend compte aussi que la théorie est tout le temps présente dans l'élaboration du discours et que, par conséquent, la vieille représentation du début du siècle - d'une part, un donné reçu des sens, suivi d'une élaboration théorique - fonctionne très mal : les sens, la perception, c'est déjà tout mêlé, ne l'appellez pas théorie si vous préférez l'appeler autrement, mais en tout cas, ce n'est pas quelque chose qui est un donné pur, le donné pur disparaît ; et on se trouve lancé dans une histoire qui a commencé avant nous et qui continue avec nous et après nous.

Dans tout cela, on se rend compte aussi que le terme de vérité a très peu de choses opérationnelles, fonctionnelles dans le discours scientifique. Thomas Khun, à la fin de son livre sur la théorie des révolutions scientifiques, fait remarquer que toute la théorie qu'il a développée et que tous les discours de scientifiques peuvent très bien fonctionner sans jamais utiliser le terme vérité. Feyerabend, d'une manière plutôt provocante et beaucoup moins relativiste que l'on veut bien le faire croire, fait aussi remarquer que tout discours qui veut tenir une ligne de démarcation très nette entre le vrai et le faux se perd dans des marais extrêmement difficiles à débrouiller. De plus, (141)alors que dans la conception classique on parle de concepts scientifiques, et ces concepts scientifiques semblent presque donnés de toute éternité, de je ne sais quel ciel venant de Dieu ou de la nature, aujourd'hui on parle beaucoup plus de standardisation de notions. On parle du fait qu'il paraît intéressant de se mettre

d'accord pour parler un même langage par rapport à une série de choses : standardiser le vocabulaire peut être quelque chose d'extrêmement intéressant. Mais vous voyez le pas énorme qui a été franchi entre l'acceptation d'un langage standardisé, normé dans une société, et l'acceptation du prix à payer pour ce type de norme et de communication facile ; vous sentez à quel point c'est différent du discours qui disait : attention, tel concept scientifique, c'est quelque chose qui a une valeur en tant que telle, et il ne s'agit pas de l'abandonner. Discours scientifique que vous avez probablement le plus souvent entendu chez vos professeurs de l'enseignement secondaire qui insistait sur le fait que la masse doit se comprendre comme cela... Et on peut se poser la question de savoir jusqu'à quel point, dans les discours de l'enseignement secondaire ou de candidature en sciences, on trouve des marques de cette production sociale d'un discours standardisé extrêmement efficace, et cependant production sociale, historique et standardisée.

De plus aussi, il y a toute cette notion de scientificité ; toutes les tentatives - il y a eu celle du positivisme logique, du Cercle de Vienne, de Popper, et bien d'autres - toutes les tentatives tachant de montrer une ligne de démarcation claire entre le scientifique et le non-scientifique, finalement, aboutissent de plus en plus à des échecs, du moins quand ces tentatives prétendent donner une ligne de démarcation que Touraine appellerait « la sociologie des dieux », qui serait au-delà de toute histoire, de toute société. Et vous savez très bien par votre expérience à quel point la psychanalyse s'est trouvée, notamment dans toute une série de ses débats, entre autres lorsque Popper a voulu marquer la ligne et montrer que la psychanalyse se trouvait en-dehors de cette scientificité telle que lui la voyait.

Puis l'histoire des sciences a changé de plus en plus d'aspect : ce n'était plus l'histoire de la découverte des vérités scientifiques, mais cela devenait l'histoire d'une communauté humaine qui construisait un certain nombre de..., cette chose dont on ose de moins en moins parler, qu'on appellera science, mais dont on se rend compte que l'on ne peut pas dire ce que c'est. En (142)témoigne par exemple, le titre en différentes langues de ce livre de Chamers : *Quelle est cette chose-là qu'on appelle la science ?* Ce bidule-là, cet innommable qui devient de plus en plus une chose dont on ne peut pas parler. Et une prise de conscience devient de plus en plus grande parmi les philosophes des sciences : c'est que l'appel à la

scientificité - je vais rapidement - est de la pure idéologie. Je veux dire que - comme l'explique très bien Isabelle Stengers - quand on fait appel à la scientificité de son discours, c'est que l'on veut éviter le véritable débat scientifique - le débat scientifique étant le débat dans lequel les gens des communautés scientifiques discutent de ce qu'ils trouvent intéressant dans leurs discours, dans leurs modèles, etc. Mais prétendre que ce discours aura une qualité supplémentaire, la scientificité... On se pose la question : est-ce que ce n'est pas une pure idéologie ? Parce que finalement, à part le débat historique des communautés scientifiques, des communautés historiques, on ne voit pas très bien ce qui fonde cette scientificité.

Alors, à travers tout cela aussi, les sciences deviennent quelque chose d'historique...

(...) vous avez, par exemple, le titre du dernier livre d'Isabelle Stengers, *L'invention des sciences modernes* ; ou bien, le titre du mien : *La logique des inventions scientifiques*. Cette notion d'invention, qui apparaît de plus en plus, et qui, évidemment, est une manière de faire la nique à un discours, extrêmement répandu chez les scientifiques et dans le monde populaire, qui est celui de la découverte ; parce que l'idée qui est couramment présente, c'est qu'on « découvre » les lois scientifiques, et vous sentez que la métaphore qui est là derrière, c'est que ces lois scientifiques existent comme des filons d'or, quelque part, et que quelqu'un les découvre. Tandis que d'autres discours diront que l'on « invente » des modèles scientifiques, qu'Einstein a inventé la théorie de la relativité, et ne l'a pas découverte, mettant ainsi en évidence la création historique, inventive, créative, des communautés scientifiques et aussi, cette invention - et j'y reviendrai dans quelques instants - risquée : c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas simplement d'une découverte qui suit une loi de nécessité, mais il s'agit d'une invention de modèles qui comporte un risque, risque historique parce que l'on ne sait pas où cette invention va nous mener.

(143)Ce qui me donne envie de faire un retour sur l'histoire des pensées scientifiques et de rappeler qu'elles se sont divisées au début du XIX^e siècle en deux courants : l'un qui va être représenté par le courant scientifique technologique, médecine, ingénieur, architecte, etc., et l'autre, le courant des sciences dites des facultés de sciences, de sciences fondamentales, ce dernier se caractérisant surtout par l'effacement de l'intérêt qui a présidé aux inventions des

modèles qui sont présentés. Et aujourd'hui, on se rend compte que la division entre les deux courants prend peut-être uniquement une force historique. A ce propos-là, je serais tenté de renvoyer à deux sortes de métaphysiques qui sont très présentes dans notre culture : il y a celle que j'appellerais la métaphysique des sciences, et celle que j'appellerais la métaphysique des technologies. La métaphysique des sciences croit que les modèles sont en train d'évoluer vers l'intuition parfaite, que les modèles scientifiques doivent se rapprocher le plus possible de la vérité ; l'idée étant sans arrêt présente dans cette métaphysique qu'il existe quelque part une vérité de laquelle les sciences vont tâcher de s'approcher, éventuellement asymptotiquement dira-t-on. Par ailleurs, ce qui est caractéristique de ce que j'appelle la métaphysique des technologies, c'est que l'on parle de l'invention de deux types de technologie, dans une histoire ouverte : le moyen de transport idéal n'existe pas, la technologie idéale n'existe pas, on invente toujours d'autres technologies, et finalement, la question de la vérité des technologies telle qu'elle se pose dans la métaphysique des sciences ne se pose pas. Ce que l'on pose c'est l'intérêt social, politique, éthique, pratique, technique, etc., des technologies. Se pose la question du type d'organisation sociale qu'ils engendrent mais pas la question de leur vérité éternelle. Et peut-être, de la même façon, on peut considérer les sciences comme la création de technologies intellectuelles, de représentations du monde qui nous dévoilent des choses que nous croyons possibles, des représentations du monde toujours risquées, qui parlent de possibles dans un monde où - et je rejoins des choses qui ont été dites ce matin - on se rend compte que tout n'est pas possible, mais qu'effectivement certaines fictions risquées, les modèles scientifiques, ouvrent de nouveaux possibles, et que des débats se font sans arrêt pour savoir jusqu'à quel point ces fictions risquées tiennent la route ou pas - mais ne me demandez pas ce que je veux dire par tenir la route -, en tout cas ce que l'on voit sans arrêt dans la pratique des communautés scientifiques, c'est que certaines de ces fictions sont éliminées, d'autres pas, (144) et que, de cette manière-là, les sciences font histoire, ouvrent des possibles, en ferment d'autres - ne demandez pas ce que ça veut dire de les fermer -, mais que quelque chose se passe et que les sciences se resituent dans une construction historique avec des inventions de choses neuves... Parfois on parlera aussi du concept d' « invention-découverte » parce qu'effectivement après l'événement d'une invention, ce qui a été inventé est tel

qu'on peut le découvrir. Pour le dire en deux mots : si Einstein a inventé la théorie de la relativité, je l'ai découverte quand j'ai reçu un cours sur la théorie de la relativité...

(...) par les événements qui peuvent se lire plus ou moins bien comme des bifurcations, tout en se rendant compte, évidemment, que c'est une interprétation toujours un peu rationalisante et fautive, sociale, politique dans laquelle des pouvoirs sont en jeu, dans laquelle il y a peut-être une écoute du monde, mais qu'est-ce que ça veut dire le monde dans tout cela ? Il y a assurément une certaine écoute mais, pour reprendre une expression de Prigogine et de Stengers, une « écoute poétique », une écoute qui fait du neuf, qui crée et qui construit aussi quelque chose que l'on pourrait appeler des représentations du monde.

Mais là encore, les courants socio-épistémologiques récents ont quelque peu diverti ou perverti le terme représentation. En effet, dans la tradition des scientifiques souvent la représentation provenait d'une métaphysique dans laquelle il y avait le monde, il y avait une représentation comme en miroir, et voilà qu'on parle d'une représentation du monde dans le sens politique. De même qu'un député représente son district ainsi les scientifiques représentent les choses dans le débat - ne me demandez pas de dire exactement ce que c'est que les choses, ce serait trop long -, mais les scientifiques apparaissent comme des représentants du monde, des choses, et rentrent de ce fait-là dans les négociations politiques. D'où d'ailleurs la manière de se donner un nouveau paradigme des sciences politiques, refusant l'image, assez classique dans le paradigme des sciences politiques, que la politique c'est le lieu où des groupes négocient entre eux à travers leurs représentants, pour dire que les pratiques politiques des lieux où les groupes négocient entre eux par leurs représentants mais où rentrent dans la négociation aussi les choses à travers leurs représentants, les scientifiques et les techniciens ; ce qui correspond en tout cas beaucoup plus clairement à ce qui se joue aujourd'hui dans notre (145)monde où l'on se rend compte que beaucoup de décisions politiques se passent à travers, par exemple, les normes de la Commission de l'Union Européenne, c'est-à-dire à travers la manière dont les scientifiques donnent une représentation des choses qui résout d'une manière technique - pas purement technique dans la mesure où l'on a regardé les visions politiques que je vous ai donné des sciences - des débats entre groupes. La médiation,

sans arrêt, des techniques et des sciences dans les négociations humaines.

Tout cela amenant aussi à considérer les sciences comme, finalement, une invention culturelle, telle que cela est apparu à un moment donné dans notre histoire. Je crois qu'il est facile de comprendre ce que l'on veut dire par là si vous considérez la psychanalyse aussi comme une invention culturelle d'une époque. Ce qui amène aussi peut-être à reprendre d'une autre manière quelques notions dont je parlais tantôt. La métaphysique classique des sciences était une métaphysique finalement très monothéiste, parce qu'elle visait une vérité : vérité, reflet du monde. Et une autre méthode métaphysique rejoint beaucoup plus finalement les courants polythéistes : il y a énormément de vérité, il y a des discours qui sont continuellement en discussion, en rapports de force, et, à travers tout cela... et ça devient peut-être une autre catégorie métaphysique mais qui avait quand même été fortement éliminée, aussi bien par les scientifiques - et à mon avis également par la psychologie, y compris la psychanalyse -, c'est l'histoire ; l'histoire où finalement la question de la vérité n'est plus posée comme étant une représentation du monde - du moins pas une représentation dans le sens classique du mot, dans l'autre sens oui - mais la notion de la vérité apparaît aussi comme une vision de notre histoire et de ce qui nous est possible dans notre histoire. De cette manière-là, il est possible de voir les communautés scientifiques comme inventant, comme créant des représentations de ce qui nous est possible de notre histoire, et, dans cette perspective-là, les sciences comme étant une partie du processus humain dans laquelle nous faisons l'histoire ; histoire qui ne peut pas être englobée dans un seul concept, mais en même temps qui pose toutes les questions que l'on peut poser à un nouveau type de concept métaphysique qui serait celui de l'histoire, donc qui appelle énormément de critiques.

Et si vous le voulez bien, ce sera sur ce point-là que je m'arrêterai en signalant simplement qu'à partir d'une telle vision, vision que je vous ai évidemment (146) brossée d'une façon extrêmement rapide et caricaturale, à partir d'une telle vision la question qui a hanté Popper - est-ce que la psychanalyse est une science ou pas ? -, c'est une question qui se trouve déplacée, dans plusieurs sens du mot.